

Entretien avec Boris Charmatz à propos de [terrain]
Propos recueillis par Gilles Amalvi, juillet 2020

Après avoir dirigé le Musée de la danse pendant dix ans, vous avez lancé [terrain] en janvier 2019, qui poursuit l'idée d'enchevêtrer danse et espace public, d'intensifier les relations entre cet art du corps, du mouvement, et la ville - comme espace ouvert, sans murs. Vous parlez, à propos de [terrain] de la nécessité d'une « nouvelle culture » consciente des enjeux sociaux et écologiques qui traversent la société. Est-ce que ce projet est né d'une prise de conscience, liée à la nécessité de faire de l'art autrement dans un monde en crise ?

Je me considère avant tout comme artiste - c'est de là que partent mes élans, mes désirs. J'aimerais avoir des idées révolutionnaires pour sauver la planète, pour créer plus d'égalité entre les individus, mais j'ai décidé de faire de l'art : de l'art, et pas seulement de la culture, de l'art en tant que lien social, de l'art politique ou écologique. C'est cette position qui me permet de parler, de travailler, de chercher, d'aller à la rencontre de scientifiques, de philosophes, d'architectes, d'artistes, de paysagistes. C'est en tant que danseur que je prends position, ce n'est pas une attitude de clôture ou de retrait vis à vis du monde social - bien au contraire... C'est à partir de là que je pense et que je me projette.

Il se trouve qu'à force de travailler la pâte du Musée de la danse, pendant dix ans, nous avons eu l'occasion de faire de plus en plus d'investigations dans l'espace public. C'est devenu un territoire de recherche pour nous. Pendant cette période, je me suis demandé comment inventer un nouveau type d'espace public pour la danse - visant à défaire la séparation entre studio et plein air, entre danseurs d'un côté et public de l'autre. Si nous avions la possibilité de construire un Musée de la danse, indépendant du Centre Chorégraphique, à quoi ressemblerait-il, en termes de bâtiment, de forme architecturale ? On peut dire qu'en un sens, l'événement *If Tate Modern was Musée de la danse ?* qui a eu lieu à la Tate Modern en 2015 était une manière de tester un tel espace ; de voir si ce musée pouvait avoir lieu, prendre place dans un espace architecturé - conçu pour accueillir des œuvres d'art, des objets matériels. Évidemment, il n'était pas question de fantasmer un bâtiment aussi grand que celui de la Tate Modern, mais ça nous a permis de mesurer les limites et les possibilités d'un tel espace.

Le déclic pour moi a eu lieu lors de la première édition de *Fous de danse*, à Rennes, sur l'esplanade Charles de Gaulle - une grande place vide, sans murs, un lieu de passage soumis aux aléas climatiques. Je me suis rendu compte que l'absence de bâtiment était en réalité l'architecture idéale. Un bâtiment, c'est un lieu qui protège, qui abrite. Et le fait d'être dans l'ouvert, de ne pas être protégés, d'être soumis aux aléas de la météo, du bruit, du passage - ces conditions dont les danseurs cherchent d'ordinaire à se prémunir - donnait consistance à une idée, et cette idée était déjà un espace. Dans ce lieu, nous pouvions faire de l'architecture humaine, chorégraphier la foule, transformer l'espace en temps réel, agir sur les déplacements à partir de la configuration des événements qui s'y déroulaient - les duos, le Soul Train, l'échauffement, etc. Tout était là. L'hypothèse d'un lieu sans murs, à même la rue, a commencé à germer. Plutôt qu'un studio de danse, en dur, est-ce qu'il ne faudrait pas inventer un terrain : souple, fluide, réactif, sensible ? Un terrain pour la danse, un terrain vert, un terrain sans toit, soumis aux aléas de la ville. Bien sûr, ce déclic lié aux conditions de la danse - conditions de production, d'invention et de réception - implique d'être branché sur la société ; se mettre dans l'espace urbain c'est être branché sur ce qui traverse la société, être en prise directe avec les crises, la pollution, les modes de déplacement, les manifestations. Du coup, je dirais qu'il n'y avait pas, à l'origine de [terrain] la volonté de courir après les problématiques écologiques, mais d'être, de par notre situation, directement dans ce bouillonnement-là.

Un des principes fondateurs de [terrain] est d'être inséré dans l'espace urbain. Beaucoup de mouvements artistiques ont appuyé leur désir de rupture sur un éloignement de la ville, comme une manière de travailler à l'écart. Quel est le sens de cet ADN urbain ?

Même si, de fait, les villes sont aujourd'hui de plus en plus des espaces d'intersection, on continue à penser la « ville » en opposition à la « nature », ou à la « campagne ». On retrouve cette opposition chez les artistes et les danseurs, dès les débuts de la modernité - que ce soit avec Monte Verità, le Black Mountain College... D'un côté, la ville, synonyme de chaos, de désordre, de l'autre la nature comme un retour aux sources. Pour moi, « la ville » n'est pas ce qui s'oppose à « la nature » ; les villes sont des laboratoires de bio-diversité, mais aussi de diversité culturelle, subjective. Du coup il y a nécessité à repenser l'urbain comme espace d'intrication, de circulation et de croisement au niveau des pratiques artistiques et des modes de production. Pour prendre une image, plutôt que de rêver d'avoir un théâtre - ce qui serait l'équivalent d'avoir une voiture en ville - je rêve d'avoir un terrain - qui correspondrait davantage au vélo. J'aime bien l'analogie entre le projet [terrain] et un vélo : ce n'est que de l'énergie corporelle, on s'éclaire à la dynamo et avec l'énergie et la lumière de la ville.

Aujourd'hui, [terrain] existe comme nom, laboratoire d'idée. Est-ce que l'idée, à terme, est d'investir un véritable terrain ?

Nous avons choisi ce nom, à la fois pour sa polysémie et son aspect très générique. J'ai lancé l'association [terrain] avec l'idée d'inventer un jour l'institution [terrain], ce qui implique d'avoir un lieu physique réel, dans une ville, pour commencer à travailler. Avant d'ouvrir, de lancer ce terrain, je sens qu'il y a besoin de mener une réflexion en profondeur sur la danse, sur la ville, réflexion nourrie par des chercheurs et des chercheuses venant de nombreux champs de savoir. J'ai envie d'agiter ces idées là au sein du portrait qui aura lieu au Festival d'Automne à Paris - notamment par le biais d'une *Session Poster* au CN D¹. Il s'agit d'un protocole utilisé dans le cadre de l'école éphémère Bocal, repris par le Musée de la danse au festival d'Avignon, qui consiste à utiliser le support du poster - comme dans les colloques scientifiques - pour développer des hypothèses, les énoncer et les performer en direct. Au CN D, la Session portera sur l'idée d'inventer un terrain vert chorégraphique en compagnie d'architectes, jardiniers, paysagistes, artistes, danseurs, commissaires d'exposition. Nous serons sept, du coup, ça va être un temps assez dense et intense. C'est à la fois une performance et une manière d'avancer sur ce projet. Nous avons déjà fait un premier pas à Zürich, à l'été 2019 : « Un essai à ciel ouvert ». Pendant trois semaines, nous avons investi un espace, dans l'herbe, au bord du lac, pour des actions non-stop avec des échauffements publics quotidiens, des danses « gâchées » dans l'herbe, un symposium, des ateliers performatifs...

On retrouve chez vous l'idée de la danse comme un écosystème, un medium branché sur d'autres médiums, permettant au danseur de parler, d'écrire, de chanter. Est-ce que ce terrain peut déborder sur d'autres terrains - celui de la pédagogie, du paysage ?

Il faudrait s'installer sur un terrain vert ou une friche à ciel ouvert, l'investir et le faire germer par une multitude d'initiatives. Ce terrain sera dans la ville. A partir de là, nous allons travailler sur ce qu'il est possible de faire, in situ, en collaboration avec les habitants. On pense souvent qu'une école a besoin de murs, de bâtiments - parce qu'il pleut, qu'il fait froid... Pourquoi pas une école en plein air ? Ou un lieu où les écoles viendraient travailler pendant une semaine. D'habitude, à l'école on fait des classes vertes - à la montagne, à la ferme - et c'est génial. Mais pourquoi pas une semaine dans le quotidien de la ville ? Il faut mettre en place des conditions différentes pour faire un art différent. Il ne s'agit pas seulement de devenir une compagnie de danse avec 0 % d'émissions de gaz à effet de serre, mais de repenser les conditions écologiques et les conditions de production de notre art. Il me paraît important de ne pas mettre l'art sous un impératif moral, consistant à produire un art plus juste, plus social, plus écologique, alors que les conditions existantes ne le permettent pas - mais que cette égalité découle du projet artistique lui-même. Cela nécessite de penser de nouvelles institutions, de nouveaux modes de fonctionnement, de financement, de déplacement... On sait qu'il n'y a plus d'écosystèmes isolés - tout est connecté, du coup le projet [terrain] essaie de mettre cette circulation des différents écosystèmes au cœur de son élaboration. Il existe, en ville, de plus en plus de jardins partagés, participatifs, de ruches sur les toits, de projets de mobilité douce, de projets de reboisement urbain... Cela doit s'accélérer !

Mais j'ai aussi une conviction très ferme : de même qu'on bâtit mal l'Europe quand la culture n'en est pas le ferment, la future ville écologique sera bancale si l'art le plus brûlant et le plus libre n'y prend pas part.

Je suis peut-être un doux rêveur, mais je crois qu'un espace vert dirigé par un danseur, cela peut faire basculer et l'art et la ville vers de nouveaux paradigmes désirables.

¹ Le travail de Boris Charmatz a fait l'objet d'un Portrait dans l'édition 2020 du Festival d'Automne à Paris. Y ont notamment été présentés : *La Ruée* (MC 93 de Bobigny) ; *La Fabrique* -dont la session poster ici mentionnée- (Centre National de la Danse à Pantin) ; *Aatt enen tionon* (Nanterre-Amandiers) ; *20 danseurs pour le XXe siècle et plus encore* (Théâtre du Châtelet) ; *10000 gestes* (initialement prévu au Théâtre National de Chaillot, reporté à La Villette) ; *boléro 2 et étrangler le temps*, reporté en 2022 (Musée de l'Orangerie) ; *La Ronde* (Grand Palais) ; *Happening Tempête* (Grand Palais Ephémère)